

Endogénisation de la langue d'écriture dans le roman burkinabè

Jacobe SEGDA

Université Joseph KI-ZERBO

segdajac@yahoo.com

Résumé

L'écrivain burkinabè est souvent confronté au problème de langue. En effet, celui-ci écrit pour mettre à nu certaines réalités endogènes qui ne se traduisent adéquatement qu'en langue burkinabè. Il se trouve cependant que la langue utilisée par l'auteur pour traduire ces réalités n'est pas burkinabè mais française. Dès lors, l'écrivain se trouve dans l'obligation d'adapter la langue française en vue de pouvoir exprimer ces réalités endogènes. C'est ce mécanisme qui est observé dans bon nombre d'œuvres littéraires burkinabè. La présente recherche se propose d'analyser ce mécanisme dans trois romans burkinabè. Comment les auteurs procèdent-ils pour adapter le français aux réalités endogènes ? Quels sont les impacts d'une telle adaptation ? L'idée est ainsi d'analyser les procédés d'endogénisation de la langue d'écriture, pour voir leur impact dans l'interprétation de l'œuvre. L'étude se base sur la sociolinguistique. Les résultats de l'étude montrent la récurrence de calques, d'alternances codiques et de proverbes qui codent quelque peu le message. Le décodage de certains passages de ces œuvres nécessite de la part du lecteur une maîtrise des langues et de la culture nationale. C'est aussi une manière pour ces écrivains de promulguer la culture nationale à travers le monde.

Mots clés : calques, alternances codiques, langue, culture

Abstract

The Burkinabe writer often faces language issue. Indeed, he writes to depict some endogenous realities that are adequately expressed only in Burkinabe languages. However, it happens that the language used by the author to convey these realities is not Burkinabe but French. Therefore, the writer is compelled to adapt the French language in order to be able to express these endogenous realities. It is that mechanism we notice in many Burkinabe literary works. This research aims at analyzing this mechanism in three Burkinabe novels. How do authors proceed to adapt French to endogenous realities ? What are the impacts of such an adaptation ? The idea is to analyze the processes of endogenizing the writing language to see their impact on the interpretation of the work. The study is based on sociolinguistics. The results of the study show the recurrence of calques, code-switching, and proverbs that somewhat encode the message. Decoding certain passages of these works requires from the reader a mastery of national languages and culture. It is also a way for these writers to promote national culture worldwide.

Keywords : calques, code-switching, language, culture

Introduction

Les écrivains burkinabè utilisent de manière générale le français comme langue d'écriture. Pourtant, ceux-ci traitent dans leurs œuvres de réalités endogènes que le français, langue du colon, a du mal à restituer de façon exacte. Cela va conduire certains écrivains à des manipulations linguistiques, question d'adapter la langue française aux réalités nationales. Le présent travail s'intéresse à ces manipulations. Comment les auteurs procèdent-ils pour adapter le français aux réalités endogènes ? Quels sont les impacts d'une telle adaptation ? L'idée est d'analyser les textes des romans burkinabè pour voir ce qui différencie le français utilisé dans ces œuvres du français standard. Il est aussi question de montrer les effets de l'usage d'un français spécifique dans ces œuvres. L'étude s'articule en deux grands points. Le premier grand point donne des éclaircissements sur l'approche suivie, la composition du corpus et la démarche méthodologique. Au deuxième grand point, nous traitons des éléments qui marquent la spécificité du français utilisé dans ces romans. Ces éléments sont analysés et interprétés. Les interprétations indiquent en quoi les éléments relevés contribuent à spécifier la langue, tout en illustrant les effets de cette spécification.

1. Approche théorique, corpus et méthodologie

La présente étude entre dans le cadre de la recherche en sociolinguistique variationniste. La sociolinguistique est cette science du langage qui considère la langue comme un acte social. Elle prend pour objet d'étude la langue dans son contexte social (D. Bigot, 2005). Le père fondateur de cette discipline est William Labov. Pour celui-ci, la sociolinguistique, c'est tout simplement de la linguistique. Il s'insurge ainsi contre « les linguistes qui suivent dogmatiquement la tradition saussurienne » (H. Boyer 2017, p. 11). Pour les sociolinguistes, la variation est au cœur de la linguistique : « L'existence de variations et de structures hétérogènes dans les communautés linguistiques étudiées est une réalité bien établie » (W. Labov cité par M. Sendi 2021, p. 75). La linguistique variationniste estime qu'il existe des corrélations entre les faits linguistiques et les faits sociaux. La théorie

variationniste s'intéresse aux formes en alternance dans une langue donnée. Ses outils d'analyse sont les variables linguistiques, définies comme « l'ensemble de variantes qui remplissent une seule fonction et ont le même sens dans le discours » (A. Barysevich 2012, p. 18). Ainsi les analyses dans ce travail s'intéresseront-elles aux variantes linguistiques utilisées par les auteurs pour répondre aux réalités sociales.

L'étude utilise comme corpus trois romans burkinabè. Il s'agit premièrement de *Crépuscule des temps anciens* de Nazi Boni. Celui-ci est considéré comme le premier écrivain Burkinabè. L'œuvre a paru en 1962 à Paris aux éditions Présence africaine. Le deuxième roman est *Rougbeïng* de Norbert Zongo, un écrivain journaliste « épris de liberté, de justice et d'une gouvernance démocratique » et dont « l'engagement dans la défense de ces valeurs lui a coûté la vie » (T. J. Natama 2022, p. 289), assassiné le 13 décembre 1998. L'œuvre a été publiée en 1990 aux éditions Incorporated, rééditée en 2012 dans l'Harmattan – Ouagadougou (Burkina Faso). Le troisième roman est *L'antédestin*. Il est de Dramane Konaté, un écrivain prolixe, produisant dans plusieurs genres (roman, nouvelle, théâtre, biographie, etc.). L'œuvre a paru en 2004 aux éditions Léonce Deprez à Ouagadougou.

Pour mener l'étude, nous avons relevé dans les textes des trois œuvres des unités et des mécanismes linguistiques liés aux langues nationales burkinabè ou à leur influence. Nous avons ensuite analysé leur procédé d'utilisation. Leur utilisation contribue à spécifier la langue d'écriture qui est le français. En quoi ces éléments spécifient-ils la langue d'écriture ? Quel est l'objectif visé dans cette spécification ? Les interprétations issues des analyses apportent des réponses à ces différentes questions.

2. Spécificité de la langue utilisée dans les romans burkinabè

Les trois romans qui composent le corpus se caractérisent par un usage très récurrent des calques, des alternances codiques, des proverbes du terroir burkinabè, et quelquefois du français de niveau basilectal. La récurrence de ces éléments fait que l'on aboutit à une expression française assez spécifique.

2. 1. Usage des calques

Le calque se définit comme une traduction littérale, une « transposition de structures lexicales ou syntaxiques d'une langue B vers une langue A » (A. Diallo 2013, p. 16). Différents types de calques sont utilisés par les écrivains burkinabè dans leurs œuvres. Le roman *Crépuscule des temps anciens* est parsemé de calques émanant du contact entre le français et le bwamu, une langue parlée au Burkina Faso. M. Millogo (2001) en a fait une étude détaillée dans sa thèse. Dans l'œuvre, l'on peut énumérer, entre autres, les expressions suivantes :

- P. 23 : « Avoir le cœur propre » (être « saint », honnête, intègre)
- P. 36 : « Souris-papillons » (chauve-souris)
- P. 41 : « Boire à la gourde des fous » (être fou)
- P. 42 : « Ailes de calao » (couverture de cotonnade où sont dessinées des ailes de calao)
- P. 42 : « Côtes d'éléphants » (couverture en cotonnade où sont dessinées des côtes d'éléphants)
- P. 47 : « Couper des carquois » (vaincre l'ennemi)
- P. 50 : « Porteuse de pagne » (faible, sans défense)
- P. 55 : « Vendre du soumbara » (exercer une activité de moindre importance)
- P. 63 : « Parler bwamu » (dire la vérité)
- P. 63 : « Un homme dans les fourrés » (homme à la formation achevée, courageux)
- P. 81 : « Six marchés » (dix-huit jours)
- P. 85 : « Long nez » (longue vie)
- P. 169 : « Cheveux blancs » (vieillards)

Dans le roman *Rougbeïnga*, l'auteur fait usage de calques issus de l'influence entre le français et des langues burkinabè, notamment le bwamu et le moré. Nous relevons ici quelques expressions et passages contenant ces types de calques.

- P. 6 : « Sept lunes » (sept mois)
- P. 9 : « Se couvrirent la tête de terre » (marquèrent leur révérence)
- P. 13 : « Avortements de nos champs » (mauvaise récolte)
- P. 14 : « Âme bwaba » (courage, intégrité)
- P. 25 : « Sa femme portait son cache sexe » (sa femme le dominait)

P. 25 : « Parler par la bouche de sa femme » (se référer à sa femme à chaque prise de décision)

P. 30 : « Ne gratterait-on pas le voisin du pouce ... ? » (montrer que l'orateur est en train de mentir)

P. 63 : « Des chevaux de fer » (des vélos)

P. 85 : « Tu es un Bwaba » (tu es courageux)

P. 87 : « Quatre saisons » (quatre ans)

Ces types de calques ne manquent pas non plus dans *L'antédestin* de Dramane Konaté. Dans un travail récent (SEGDA J. et al. 2023), une identification plus ou moins exhaustive de ces calques a été faite. Nous reprenons quelques-uns dans cette partie :

P. 27 : « Le soleil s'est éteint » (le roi est mort)

P. 35 : « La prochaine lune » (le prochain mois)

P. 50 : « Les arbres ont des oreilles » (les propos se propagent facilement)

P. 65 : « Mort de bonne mort » (mort naturelle)

P. 78 : « Ma langue est droite » (je dis la vérité)

P. 84 : « Mes oreilles ont pu entendre tes propos » (je t'ai entendu)

P. 102 : « Ta langue déraisonne » (tu ne contrôles pas ton langage)

P. 128 : « Connais-tu l'homme ? » (as-tu perdu ta virginité ?)

P. 130 : « Mes yeux sont réveillés » (je suis maintenant lucide)

P. 184 : « Si ma langue se tord » (si je mens)

Ces différents relevés montrent que le calque est d'usage courant dans les œuvres retenues pour le corpus. Les calques sont de diverses natures. On y distingue des calques syntaxiques comme « Avoir le cœur propre » (N. Boni 1962, p. 23), « des chevaux de fer » (N. Zongo 2012, p. 63), ou « mort de bonne mort » (D. Konaté 2004, p. 50). « Avoir le cœur propre » est formulé suivant une expression des langues burkinabè, notamment le bwamu, pour indiquer que la personne concernée est honnête, une personne qui n'a rien commis comme délit. « Chevaux de fer » s'inspire d'une expression de la langue moré, une langue nationale parlée dans plusieurs régions au Burkina Faso. Dans cette langue, le vélo est appelé « kut weefo » ; « kut » renvoie à fer et « weefo » à cheval. L'expression « chevaux de fer » est ainsi construite selon le syntagme moré « kut weefo ». L'expression « mort de bonne mort » est aussi structurée selon le

modèle des langues nationales burkinabè. Il faut donc partir de ces langues pour pouvoir interpréter ces expressions.

On trouve aussi dans le corpus des calques sémantiques comme « long nez » (N. Boni 1962, p. 85), « quatre saisons » (N. Zongo 2012, p. 87) ou « la prochaine lune » (D. Konaté 2004, p. 35). Dans certaines langues nationales burkinabè, les noms « nez » et « saison » au sens figuré renvoient respectivement à la vie et à l'année. Il faut alors comprendre ces langues pour savoir que « long nez » veut dire « longue vie » et que « quatre saisons » renvoie à « quatre ans ». De la même manière, Dramane Konaté en utilisant l'expression « prochaine lune » fait référence aux langues nationales burkinabè où « lune » désigne l'astre mais aussi le mois. Un lecteur qui ne connaît pas ces langues aura du mal pour savoir ce à quoi renvoie « prochaine lune » dans ce contexte.

Les calques utilisés dans ces œuvres sont parfois de nature stylistique. L'auteur se base sur le modèle de construction de figures stylistiques dans les langues nationales pour les transposer en français. C'est ce que l'on observe dans les expressions « porteuse de pagne » (N. Boni 1962, p. 50), « avortements de nos champs » (N. Zongo 2012, p. 13) et « ta langue déraisonne » (D. Konaté 2004 : 102). « Porteuse de pagne » est une périphrase qui renvoie à la femme. Mais en langue nationale, cette périphrase renvoie à la faiblesse ou à la couardise. Et c'est ce dernier sens qui est visé dans le passage. Par personnification, Norbert Zongo utilise l'expression « avortement de nos champs » pour faire allusion au fait que les récoltes n'ont pas été bonnes. Toutes ses figures sont construites en calquant le modèle des langues nationales burkinabè, notamment le moré et le bwamu.

Ces calques posent souvent un problème de compréhension surtout pour les lecteurs qui ne comprennent pas les langues nationales calquées. Il serait très difficile pour un Français ou un Suisse francophone de pouvoir interpréter les passages contenant les expressions « couper des carquois » ou « chevaux de fer ». Les lexies relèvent certes du français, mais les significations sont tout autres. Par contre, le Bwaba (locuteur du bwamu) n'aura aucun problème dans l'interprétation de « parler par la bouche de sa femme ». Il y voit plutôt une prise en compte de sa langue maternelle dans l'écriture du français. Par les calques donc, la

langue d'écriture (le français) s'ancre dans la langue et la culture locales ; elle devient héritière de la tradition *moaaga* ou *bwaba* (A. J. Sissao 2001).

2. 2. Les alternances codiques

L'alternance codique est le fait pour un locuteur d'utiliser des segments (mots, expressions, propositions) appartenant à une langue B (langue insérée ou enchaînée) dans une langue A (langue principale ou matrice). Ce phénomène est très récurrent dans les trois romans. Dans *Crépuscule des temps anciens*, beaucoup de termes bwamu se mélangent au français. L. Millogo (2001) a pu dénombrer 1561 occurrences de mots bwamu dans l'œuvre. L'on distingue entre autres lexies :

- P. 22 : « Dombéni » (Dieu)
- P. 25 : « Samma » (éléphant)
- P. 26 : « Kanni-ni poa » (génies)
- P. 30 : « Wi’zawa » (fifres)
- P. 47 : « Bwan-loho Nihi’nlé » (ville de Bwan, mortalité)
- P. 53 : « Bawa » (hommes)
- P. 54 : « Nansa-hanwa » (une Blanche)
- P. 57 : « Bèro » (guerrier)
- P. 83 : « Sountanni » (Satan)
- P. 85 : « Yumu » (funérailles)
- P. 109 : « Fouhoun » (carquois)
- P. 113 : « P’hihoun » (la lune)
- P. 174 : « Vammu » (maladie)

Dans *Rougbeïngä*, les lexies des langues nationales utilisées relèvent plus du moré et du bwamu. Nous relevons ci-dessous quelques termes moré et bwamu :

– Lexies du moré :

- P. 6 : « Saaga » (pluie)
- P. 7 : « Wongo » (herbe saprophyte qui nuit aux cultures)
- P. 13 : « Zouri » (chenille)
- P. 13 : « Zouanga » (mouche)
- P. 25 : « Nobéré » (grosse chenille)
- P. 30 : « Nassara » (Blanc)
- P. 33 : « Nanga » (scorpion)
- P. 37 : « Naba » (chef)
- P. 74 : « Ram » (bière de mil)

- P. 94 : « Touk-touêga » (porter le baobab)
 P. 96 : « Liguidy » (l'argent)
 P. 98 : « Sagbo » (gâteau de mil)
 P. 101 : « Gandaodo » (des hommes forts)
 P. 115 : « Rougbêinga » (bouillir du haricot)
 P. 117 : « Bongo » (circoncision)
 p.132 : « Tengsoba » (chef de terre)
 P. 135 : « Song'nain » (valets de palais)
 – Lexies du bwamu :
 P. 7 : « Bê » (chef)
 P. 8 : « Lôhô » (village)
 P. 9 : « Timbowni » (gros tambour)
 P. 17 : « Uy » (quartier)
 P. 30 : « Forgos » (soldats)
 P. 41 : « Bodo yi, bodo yii » (rien, rien)

Dans *L'antédestin*, les mots enchâssés relèvent de plusieurs langues nationales burkinabè dont le dioula, le djan, le dagara le lobiri et le moré. Ainsi, en dioula, nous avons « dion », « djeliba », « Djinamuri », « Djinawuru », « Farafina », « Fôrôfin », « Jôrô », « karamoko », « mousso », « N'na », « Mêlêkê », « Mâkrâ », « siira », « sofa », « sounkalo », « tchon », « souguê », « Bori bana », etc. En djan, nous avons : « Bakoué », « dagriga », « Giliu », « Kpiela », « Kpielo », « lata », « latadja », « mi djadja », « Ouôbi », « Tuôm Tuôm ! », « An dje hu ? » etc. En dagara, on a « Anak », « Fagbé », « kula », « Sa Danwara ! ». En lobiri on a les termes « Gadar », « Ibol », « Sié ». Enfin, en moré, l'on distingue « Bongnélé », « Poolé », « Pugubila ».

L'on constate que ces romans renferment aussi bien des calques que des lexies de différentes langues nationales burkinabè. Les auteurs font un mélange de langues. Dans *Crépuscule des temps anciens*, on observe une forte occurrence de mots, expressions et phrases du bwamu : 1561 occurrences pour un roman de 256 pages. C'est comme si à chaque page, on trouve environ 6 mots du bwamu. La particularité de l'utilisation de ces mots bwamu dans l'œuvre est la reformulation. Celle-ci consiste à opérer, dans un énoncé, des modifications formelles en vue de spécifier le sens ou la référence (F. Neveu 2004). Dans l'œuvre, on assiste plus précisément à des reformulations interlinguaes : sorte de

paraphrases où des mots ou syntagmes du bwamu sont repris en d'autres termes et à travers des lexies du français. Les termes bwamu trouvent ainsi leurs explications à travers les termes français qui les suivent immédiatement. C'est le cas de : « le *ziri'ngo*, énorme tambour funéraire » (p. 76), « *Mb'woa'wi*, l'Ancêtre Soleil » (p. 77), « leurs *kamini-sihans*, costume kaki, truffés de grigris » (p. 78), « *gnignenna*, ces fouets flexibles » (p. 111), ou « *Nihamboloho*, la cité des fantômes » (p. 171). Dans ces reformulations, les segments reformulés (termes bwamu) sont séparés des segments reformulateurs (termes français) par des virgules. Dans d'autres cas, les deux segments sont reliés par « ou », sorte de connecteur de reformulation : « des *bakoum-mians* ou ailes de calao » (p. 42), « des *samma-ni'mbia* ou côtes d'éléphants » (p. 42), « dans *Bwan-bwi* ou puits de *Bwan* » (p. 46), « *fouhou* ou carquois » (p. 109). Dans d'autres cas encore, on n'a plus affaire à des opérations de reformulation à proprement parler, mais plutôt à des opérations de composition de mots bwamu-français ; mots composés à l'intérieur desquels les lexies bwamu sont suivies de leurs équivalents sémantiques en français. C'est dans cette logique que l'on a les compositions « *Kobê-le-coq* » (p. 51), « *Dammu-le-Sommeil* » (p. 72), « *Yéré-le-lion* » (p. 71), « *Humu-la-mort* » (p. 71) ou « *Vammu-la-maladie* » (p. 174). Les reformulations interlinguales ainsi opérées permettent de mieux comprendre le contenu de l'œuvre, étant donné que ce ne sont pas tous les lecteurs qui comprennent la langue insérée (bwamu).

Dans *Rougbeînga*, l'on a une alternance entre le français, le moré et le bwamu. La langue principale est le français. L'auteur insère dans cette langue principale des mots et expressions de deux langues nationales burkinabè que sont le moré et le bwamu. La même stratégie de reformulation est opérée quelquefois par cet auteur pour permettre aux lecteurs qui ne comprennent pas le moré et le bwamu d'interpréter facilement certains passages du roman. C'est ainsi que l'on a : « *Saaga la pluie* » (p. 6), « *Wounhoun la rivière* » (p. 6), « *Mouhoun le fleuve* » (p. 6), « *Wongo, la mauvaise herbe* » (p. 7), « le *wakiré*, cette fameuse pièce de cinq francs » (p. 8), ou encore « *Zouri la chenille* » (p. 13). Toujours dans le souci de faciliter la compréhension, l'auteur met souvent entre parenthèses les explications de certains mots qui ne relèvent pas du français. C'est le cas des passages

suivants : « dans les uys (quartier) » (p. 6), « le lôhô (village) » (p. 6), « le timbowni (grand tam-tam) » (p. 7), « nos vaillants bêros (guerriers) » (p. 13), « c'était Liguidy (argent) qui parlait » (p. 96), etc. Ces mots insérés ont souvent des connotations qui contribuent à mieux interpréter le contenu de l'œuvre, mais que le lecteur non locuteur de ces langues nationales n'a pas la chance d'exploiter. Ainsi, « Naaba Liguidy » est un nom de chefferie qui indique que le chef en question est trop attaché au matériel et à l'argent. Il est donc prêt à toutes les compromissions qui lui permettent d'avoir de l'argent. De même, le titre du roman, « Rougbêinga », qui veut dire « bouillir du haricot » symbolise la souffrance. Il traduit les souffrances vécues par Dakuo Soura, le personnage principal du roman (Mandé Y. et al. 2022). Ces alternances constituent des étiquettes qui indiquent la localité dans laquelle la communication a lieu, ou la localité dans laquelle l'histoire se déroule. En effet, qui parle du moré et du bwamu parle du Burkina Faso et de ses environs. Avec le mélange des langues, le discours (texte du roman) devient spécifique car il ne peut être correctement interprété que par les francophones comprenant le moré et le bwamu, lesquels sont majoritairement des Burkinabè.

La spécificité dans cette œuvre est aussi l'usage du français basilectal qui est du français appris « sur le tas, dans la rue, dans les métiers informels, au contact obligé avec la ville » (L. Millogo 2001, p. 16). Le français basilectal est un français de très bas niveau ; il est utilisé par ceux qui n'ont pas été à l'école et qui se sont débrouillés pour apprendre le français à travers leur entourage en vue de se faire comprendre par les francophones. Dans le roman *Rougbêinga*, ce français est utilisé par des soldats noirs qui sont au service du colon. C'est le cas des interventions des personnages suivants :

- Sanou Noupê (un garde s'adressant au Commandant) : Lui viny pays bawmu pour dire vous le zour la sasse. Lui m'pélé moi pour dire vous ; c'est à causse zé soui là-bas. (p. 32)
- Un garde (s'adressant à Soura) : Assi toi souvasse. Si ti lévé encore ti voir sé qu zé pé fait si mon kaire débout. Ti vé fait la sasse, toué les bisses, les fakons comme toi. Ahaaa, ti va toué les pigasses et les péls à Bamako. Ton darrière sera comme ça (il pliait son index). (p. 35)

– Nanga (un soldat) : A vos lordre. Toi, va, car cé lohome qui colère toi qui commence à débout. (p. 41)

– Un garde : Captél, sé lé Noir même qui coumencé à tié nous. Eux complètment. On a pélé passéqué lé autres y pé faire kaii... (p. 53)

– Le soldat Nanga au Commandant : Mon coumanda a rien sé passé là-bas même. Il lé mensongé cé foutu type bougdidanduille, il rérange les zens même pour rien... (p. 92)

Certes, ce français basilectal montre le niveau d'instruction peu élevé des locuteurs (des soldats recrutés dans les villages burkinabè pour servir les Blancs). Mais, il met aussi en exergue certains aspects linguistiques du terroir burkinabè. En effet, en analysant ces discours, l'on aperçoit certains traits phoniques liés à l'influence des langues nationales. Par exemples, les sons [ə], [y], [ʃ] et [ʒ] sont utilisés en français mais absents dans certaines langues du Burkina comme le moré. Il va de soi que les *Moose* (locuteurs du moré) aient des difficultés dans la réalisation de ces sons. Ils ont tendance à remplacer ces sons par des sons voisins : [ə] est remplacé par [e], [y] par [u], [ʃ] par [s] et [ʒ] par [z] ou [s]. C'est la raison pour laquelle dans les discours des gardes ci-dessus énumérés, les graphies « pélé », « lé », « zé », « pé », « cé », « sé » sont utilisées en lieu et place de « appeler », « le », « je », « peux », « ce » et « se » ; « ti », « soui », « toué », « tié » en lieu et place de « tu », « suis » et « tué » ; « sasse », « bisse » en lieu et place de « chasse » et « biche » ; « souvasse », « zé », « zens », « vilasse » en lieu et place de « sauvage », « je », « gens » et « village ». Ce français basilectal, qui pourrait s'assimiler à une sorte de créole, porte les « gènes » des langues nationales burkinabè. Il devient un facteur d'identification puisqu'en l'entendant, l'on devine l'origine du locuteur. Ainsi devient-il un « français endogène ». Ce français est parlé par une majorité des Burkinabè qui n'ont pas été scolarisés mais qui fréquentent les milieux francophones. L'auteur en insérant ce parler dans son roman est en train de vulgariser un français typiquement utilisé au Burkina.

Dans *L'antédestin*, l'auteur insère des lexies de plusieurs langues burkinabè à savoir le dioula, le lobiri, le djan, le dagara et le moré. Cela peut s'interpréter comme un désir de vulgariser une panoplie de langues et de cultures burkinabè à travers l'œuvre littéraire (J. Segda 2022). Les éléments insérés sont aussi bien

des mots (*Djeliba, kula, tchon, wa, siira, soguê*, etc.), des expressions (« *Bori bana* », « *mi djadja* », « *sa Danwara* », « *toubabou mousso* », etc.) que des phrases (« *An dje hu ?* », « *Ouôbi, fié Ouôbi, a nian* »). Certains de ces mots sont insérés sans explication. Mais dans la plupart des cas, l'auteur donne la signification de ces mots par reformulation. C'est le cas des passages suivants :

- Aujourd'hui tu es en route pour rejoindre *Danwara*, les ancêtres (p. 64)
- Les pratiquants de *dagriga*, les sorciers de jour et de nuit, cherchaient-ils à brouiller l'interrogatoire en muselant le défunt ? (p. 68)

D'autre part, c'est le système de composition « français-langue burkinabè » qui est utilisé tel que nous l'avons constaté dans *Crépuscule des temps anciens* : « *Dieu-Humpaa* » (p. 52), « *Giliu-la-terre* » (p. 127), « *Tchon-le-balafon* » (p. 226), etc. « *Humpaa* » veut dire « *Dieu* », « *Giliu* » veut dire « *terre* » et « *tchon* » veut dire « *balafon* ». Les lexies des langues djan et dioula sont ainsi suivies de leurs significations en langue française. Dans d'autres cas, les termes insérés ne sont pas suivis de leurs significations mais leur sens apparaît à travers le contexte comme on peut l'observer dans les passages suivants :

On racontait qu'à sa naissance sa mère l'avait abandonné à un vieux sorcier parce que l'enfant avait les traits d'un *djinawuru* ; une abondante chevelure rousse couvrait tout son front pendant que le reste de son corps laissait apparaître d'étranges signes semblables à des arabesques ; un corps du reste frêle et tout noir. (p. 25)

Le lendemain, au son criard des trompettes mêlé aux grondements des tambours de guerre, les *Sofas* montèrent sur leurs chevaux, armés de puissants fusils d'assaut. (pp. 144-145)

La description qui est faite dans le premier passage montre qu'un *djinawuru* est un individu étrange, un génie. De même, dans le deuxième passage, le contexte permet de savoir que des *sofas* sont des guerriers. Tout ceci contribue à faciliter la tâche d'interprétation au lecteur non locuteur des langues enchâssées (dioula, djan). Cela participe également à la fonction didactique

dans la mesure où le lecteur découvre le sens des mots qui lui sont étrangers.

Dans ce roman, l'on assiste aussi à l'usage du français basilectal. Il y ressort des propos d'un garde-cercle et d'un ancien combattant du nom de Gozo : « Movié, Commandant dit : l'heure a graffe ! » (p. 151) ; « Sauwass et megde ! » (p. 152) ; « Franci » (152) ; « No dé dié ! » (p. 162) ; « Di Goli » (p. 179) ; « Monper Zanoussi » (p. 181). Dans ces propos, l'on constate une modification morphologique des mots. Ceci est opéré par les locuteurs pour adapter les sons du français à ceux de leurs langues maternelles. Comme nous l'avons déjà dit, le français dispose de sons que certaines langues burkinabè n'utilisent pas ([ə], [y], [ʃ], [ʒ]). Le locuteur du français basilectal remplace ces sons par des sons voisins utilisés dans sa langue maternelle. Ses paroles sont ainsi « teintées des accents et marques phoniques de sa langue maternelle » (H. Belem 2020, p. 101). C'est pourquoi dans les propos de ces personnages, « mon vieux » devient « movié », « sauvage » devient « sauwass », « France » devient « Franci », « nom de Dieu » devient « no dé dié » et « De Gaul » devient « Di Goli ».

2. 3. Usage des proverbes

Des proverbes d'origine africaine, et plus précisément burkinabè, sont fréquemment utilisés dans le corpus. Dans *Crépuscule des temps anciens*, on peut relever quelques-uns parmi tant d'autres :

- « Lorsqu'on est la compagne de l'Ogre, il faut savoir quelquefois retrousser ses babines, montrer ses crocs et sortir ses griffes » (p. 57)
- « La chèvre qui bêle n'a pas soif » (p. 59)
- « La lapine ne donne pas le jour à de courtes oreilles » (p. 67)
- « Quand un enfant a les mains propres, il prend ses repas dans le cercle des Anciens » (p. 81)
- « [Mes] volailles ne picorent pas de ce côté » (p. 99)
- « L'enfant peut toiser la lune, mais pas le soleil » (p. 125)
- « Aucune maman n'allaitera le bébé d'une autre » (p. 125)
- « Quand on veut récolter le miel, on supporte les piqûres des abeilles » (p. 141)
- « La queue du lion n'est pas la balançoire d'un agneau » (p. 198)

- « [Il faut] balayer la maison avant ses alentours » (p. 222). Dans le roman de Norbert Zongo, ils sont aussi fréquemment utilisés. Nous énumérons quelques-uns :
 - « Quand une hache coupe à merveille, elle ne fait pas mieux que la première qui a coupé le bois avec lequel le forgeron fit le charbon pour la forger » (p. 14)
 - « Un pied de maïs se reconnaît à sa tige » (p. 26)
 - « Celui qui guérit un homme de son impuissance met sa femme en danger » (p. 31)
 - « Un crapaud, quelle que soit son audace, n'élira jamais domicile au sommet de la montagne » (p. 98)
 - « Quand on lave le visage, on ne peut éviter de toucher son nez » (p. 98)
 - « Quand une épidémie s'installe dans la rivière, que le caïman ne pense pas que sa carapace et son trou suffisent pour le protéger » (p. 119)
 - « Jamais le fleuve n'a coulé vers sa source parce qu'il a rencontré un obstacle infranchissable » (p. 120)
 - « La tige de mil ne pourra jamais être plus dur qu'un morceau de bois » (p. 142)
 - « Quand les poussins vont en guerre contre l'épervier, c'est l'acte le plus insultant qu'ils puissent faire à l'endroit de leur espèce » (p. 143)
 - « C'est un seul singe qui détruit les récoltes et tous les singes sont accusés » (p. 148)
 - « On peut couper l'arbre, mais tant que sa racine reste sous le sol, demeure l'espoir de voir encore un autre arbre se dresser » (p. 156)
 - « Quand le pied veut devenir plus gros que la cuisse c'est le début de la maladie » (p. 164)
- Dans le roman *L'antédestin*, on en trouve également :
- « Même dans la sauce la crête du vieux coq pointe toujours en surface » (p. 29)
 - « Quand la girafe est enrhumée, elle ne demande pas à l'herbe rase d'essuyer sa morve » (p. 52)
 - « Quand on conduit les ânes, on finit par connaître beaucoup de routes à défaut de comprendre leur langage » (p. 56)
 - « Le canard ne se protège de la pluie que lorsqu'il est sérieusement mouillé » (p. 56)
 - « Le jour a beau être loin, il finira par arriver » (p. 58)

- « Le tronc d'arbre a beau séjourner dans l'eau, il ne deviendra jamais un caïman » (p. 87)
- « La poule qui s'évertue à fouiller dans les détritus tombe toujours sur les os de ses ancêtres » (p. 113)
- « Le singe aux bras courts accuse toujours la branche de porter un fruit mangé par la vermine » (p. 130)
- « Ce sont les premiers haricots de l'aveugle qui brûlent » (p. 155)
- « L'oiseau ne méprise jamais le sol qui a vu son envol » (p. 166).

Ces différents relevés montrent que les proverbes sont employés en bon nombre dans le corpus. Le proverbe est « une parole laconique renfermant des vérités expérimentées, intemporelles et générales » (J. Kouadio 2012, p. 109). C'est une formule métaphorique dont on se sert pour argumenter ou pour donner des leçons de morale. C'est à travers les proverbes que l'on transmet certaines valeurs traditionnelles. Chaque société a ses proverbes qui véhiculent ses propres valeurs culturelles et sociales. Ainsi, les proverbes burkinabè utilisés dans les romans véhiculent des valeurs culturelles de la société burkinabè qui ne constituent pas forcément celles des peuples d'ailleurs. Aussi, le propos du proverbe, étant une sorte d'énigme, n'est pas nécessairement compréhensible par l'auditeur/lecteur qui relève d'un autre milieu social. En effet, quand on considère l'énoncé « aucune maman n'allaitera le bébé d'une autre » (N. Boni 1962, p. 125), même dans son sens littéral, il peut sembler saugrenu pour un lecteur qui méconnait le milieu dans lequel il a été formulé. Un Européen par exemple se demanderait s'il existe des circonstances où une maman pourrait allaiter le bébé d'une autre. Mais en milieu bwabu, l'on ne se posera pas cette question. De même, le proverbe « même dans la sauce, la crête du vieux coq pointe toujours en surface » (D. Konaté 2004, p. 29) paraîtra difficile à apprécier par un lecteur qui ne maîtrise pas le contexte traditionnel africain, même dans son sens littéral. En effet, il n'est pas vraisemblable que la crête émerge de toute sauce sous prétexte qu'elle est d'un vieux coq. Mais dans un milieu traditionnel africain, cela est compréhensible vu toutes les pratiques occultes que l'on y rencontre. Pour inférer le sens contextualité de ce proverbe, il faut encore se référer au contexte africain, et plus précisément burkinabè, où le vieux coq symbolise

la gérontocratie. Le proverbe est utilisé dans le roman pour faire allusion à la sagesse et au pouvoir des vieilles personnes dans les sociétés africaines.

L'insertion des proverbes dans les textes de roman est donc une manière de mettre en exergue la culture nationale. C'est aussi une manière de s'exprimer à l'africaine. En effet, la communication en milieu traditionnel africain est caractérisée par l'usage des proverbes. Les écrivains Nazi Boni, Norbert Zongo et Dramane Konaté, en utilisant récurremment les proverbes dans leurs œuvres, sont entrain de communiquer à l'africaine. Ils communiquent certes en français, mais à travers un français revêtu de couleurs africaines. Ce français peut alors être qualifié de français endogène.

Conclusion

Les romanciers burkinabè utilisent le français comme langue d'écriture. Mais ce français est loin de ressembler à celui utilisé par le Français ou le Canadien dans son roman. C'est un français imprégné de « couleurs » locales, un français réadapté en vue de répondre aux réalités socioculturelles. L'analyse des trois romans burkinabè a montré que les auteurs utilisent récurremment dans leurs textes des calques syntaxiques, sémantiques et stylistiques. Ces calques relèvent de l'influence des langues nationales burkinabè. Les auteurs font aussi usage de l'alternance codique entre le français et les langues nationales du pays, ce à des degrés variés. Nazi Boni insère des lexies de la langue bwamu dans ses textes. Chez Norbert Zongo, ce sont les mots du moré et du bwamu qui se mélangent au français. Dramane Konaté, lui, insère des mots, expressions et phrases de plusieurs langues burkinabè dans ses textes. À cela s'ajoute l'usage de proverbes du terroir en nombre très important dans tous ces romans. Ces différents éléments contribuent à spécifier le français utilisé dans ces œuvres. Les calques et les alternances codiques rendent quelque peu complexe l'interprétation des textes de ces romans par un lecteur qui ne comprend pas les langues nationales burkinabè. Les proverbes aussi nécessitent, pour leur interprétation, une connaissance de l'environnement socioculturel dans lequel ils ont été énoncés. Certes, les auteurs font souvent des reformulations pour faciliter l'interprétation de certains

passages. Mais cela n'empêche pas l'expression de manière globale d'avoir une forme et une structure assez spécifiques. Les écrivains se servent ainsi de ces outils pour concevoir et présenter au lectorat un français que l'on qualifierait du burkinabè.

Références bibliographiques

- BARYSEVICH Alena**, 2012. *Variation et changement lexicaux en situation de contact des langues*, thèse de doctorat, University of Western Ontario.
- BELEM Hamidou**, 2020, « Analyse des interférences linguistiques dans le roman burkinabè : cas de Le fils de la terre », in *Collection FLE / FLA*, vol. 1, n° 1, Mai/Juin 2020, pp. 96-106
- BIGOT Davy**, 2005, « Pour un état de la question sur les variables sociales en linguistique variationniste », in *Cedille*, n° 1, Avril 2005, pp. 28-50
- BONI Nazi**, 1962. *Crépuscule des temps anciens*, Présence africaine, Paris
- BOYER Henri**, 2017. *Introduction à la sociolinguistique*, Dunod, Paris
- DIALLO Adama**, 2013, « Représentation du dynamisme de l'interaction des langues nationales et du français au Burkina-Faso » in *Nodus sciendi. Ecrits N'zassa*, KONANDRI Affoué Virgine (dir), pp. 5-24, Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan
- KONATÉ Dramane**, 2004. *L'antédestin*, Éditions Léonce Deprez, Ouagadougou
- KOUADIO Yao Jérôme**, 2012. *Les Proverbes baoulé (Côte d'Ivoire) : types, fonctions et actualité*, Éditions DAGEKOF, Abidjan
- MANDÉ Yassia & OUÉDRAOGO Abel**, 2022, « Analyse morphosyntaxique des substantifs du bwamu et du mooré dans Rougbêinga de Norbert ZONGO », in *RA2LC*, n° 05, Décembre 2022, pp.47-60
- MILLOGO Louis**, 2001. *Ancrage culturel africain d'un roman d'expression française. La langue bwamu dans Crépuscule des temps anciens du burkinabè Nazi Boni*. Thèse de doctorat, Université de Ouagadougou
- NATAMA Tilado Jérôme**, 2021, « Analyse sémantique de mots moore dans Rougbêinga de Norbert Zongo », in *Revue DELLA/Afrique*, Numéro Hors-série, Février 2021, pp. 272-289

NEVEU Franck, 2004. *Dictionnaire des sciences du Langage*, Armand-Colin, Paris

SEGDA Jacobe & KAMBOUELE Nourkoum, 2023, « Effets du contact entre les langues dans le roman : cas de *L'antédestin* de Dramane Konaté », in *Revue DELLA/Afrique*, Vol. 5, Numéro spécial, Décembre 2023, pp. 158-173

SEGDA Jacobe, 2022, « Alternance codique dans le roman et promotion des langues nationales : cas de *L'antédestin* de Dramane Konaté », in *Revue Abode*, N° 2, Décembre 2022, pp. 63-73

SENDI Monia, 2021, « Sociolinguistique et variation linguistique », in *Langues & Cultures*, vol. 2, N° 1, Mars 2021, pp. 71-81

SISSAO Alain Joseph, 2001, La question du métissage dans l'écriture du roman burkinabè contemporain, in *Cahiers d'études africaines*, N° 163-164, Janvier 2001, pp. 783-794

ZONGO Norbert, 2012. *Rougbeîngâ*, L'Harmattan, Ouagadougou